

Molière

Jean-Baptiste Poquelin, de son vrai nom, est baptisé le 15 janvier 1622 à Paris, en l'église Saint-Eustache. Fils d'un tapissier, Molière fait ses études chez les jésuites avant d'aller étudier le droit à Orléans. Avec Madeleine Béjart, il crée l'illustre-Théâtre, qui est un échec en raison de dettes contractées et, en août 1645, Molière est même emprisonné. Cette année-là, il quitte Paris pour la province. Il y restera treize ans.

En 1658, il revient à Paris pour jouer *Nicomède* et *Le Dépit amoureux* devant le roi. C'est la pièce *Les Précieuses ridicules*, 1659, qui lui apporte la célébrité. Molière obtient du roi la salle du Petit-Bourbon puis, à partir de 1660, celle du Palais-Royal où il remporte de nombreux succès en tant qu'auteur, acteur et directeur de troupe.

Le Tartuffe, joué pour la première fois en 1664 à Versailles, pièce dans laquelle il critique l'hypocrisie des faux dévots, fait scandale. Elle est interdite par le roi sous la pression des dévots qui se sentent visés. En 1665, *Dom Juan* suscite également des remous. Malgré son succès, la pièce est retirée. Molière continue cependant de bénéficier de la faveur du roi.

Viennent *Le Misanthrope*, 1666; *George Dandin*, *L'Avare* 1668; *Le Bourgeois gentilhomme*, 1670; *Les Fourberies de Scapin*, 1671; *Les Femmes savantes*, 1672...

Épuisé par le travail et la maladie, il est phthisique, Molière meurt le 17 février 1673 après la quatrième représentation du *Malade imaginaire*. Il jouait le rôle d'Argan.

Ludovic Lagarde

Ludovic Lagarde, metteur en scène de théâtre et d'opéra, dirige la Comédie de Reims depuis janvier 2009. En 1993, il crée *Sœurs et frères* d'Olivier Cadiot.

Depuis 1997, il a adapté et mis en scène plusieurs romans et textes de théâtre de cet auteur: *Le Colonel des Zouaves*, *Retour définitif et durable de l'être aimé*, *Fairy Queen* et, au Festival d'Avignon 2010, *Un nid pour quoi faire* et *Un mage en été*. En 2012, il présente à la Comédie de Reims l'intégrale du théâtre de Georg Büchner.

En 2013, il met en scène *La Voix humaine* d'après le livret de Jean Cocteau. Il crée *Lear is in Town* pour la 67^e édition du Festival d'Avignon, d'après *Le Roi Lear* de William Shakespeare, dans une traduction de Frédéric Boyer et Olivier Cadiot.

En 2014, il met en scène *Le Regard du nageur*, écrit et interprété par Christèle Tual, et crée *Quai ouest* de Bernard-Marie Koltès avec des comédiens grecs au Théâtre National de Grèce à Athènes. Il monte *La Baraque* de Aiat Fayez lors du festival Reims Scènes d'Europe en février 2015.

En 2016, il mettra en scène *Marta* de Wolfgang Mitterer à l'Opéra de Lille, et dirigera Laurent Poitrenaux et Clotilde Hesme dans l'adaptation de *Providence*, dernier roman d'Olivier Cadiot, à la Comédie de Reims.

Prochainement

Du 1^{er} au 6 mars
Le Dibbouk ou Entre deux mondes
Sholem An-Ski / Benjamin Lazar

Du 8 au 11 mars
Cœur d'acier
Magali Mougel / Baptiste Guiton

Programmé avec la
Maison de la Danse
Du 16 au 24 mars
Singspiele
Maguy Marin / David Mambouch /
Benjamin Lebreton
➔ Au TNP, salle Jean-Bouise

Programmé avec l'Opéra de Lyon,
Festival pour l'humanité
Du 17 au 24 mars
L'Empereur d'Atlantis
Viktor Ullmann / Vincent Renaud /
Richard Brunel
➔ Au TNP, salle Roger-Planchon

La Librairie Passages et
la Brasserie 33 TNP vous accueillent
avant et après la représentation.

www.tnp-villeurbanne.com

04 78 03 30 00

Théâtre National Populaire direction Christian Schiaretti
8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex

Le Théâtre National Populaire est subventionné
par le Ministère de la Culture, la Ville de Villeurbanne,
la Région Rhône-Alpes et la Métropole de Lyon.

Graphisme Guerrillagrifik
Imprimerie Valley, février 2016
Licences: 1-145339; 2-1000160; 3-145341

L'Avare

Molière — Ludovic Lagarde



« Ils me regardent
tous, et se mettent
à rire. »

Grand théâtre
salle Roger-Planchon
Durée : 2 h 35

L'Avare

de Molière

mise en scène Ludovic Lagarde

Du mardi 17

au dimanche 21 février 2016

avec

Laurent Poitrenaux Harpagon
Christèle Tual Frosine
Julien Storini La Flèche, le commissaire
Tom Politano Cléante
Myrtille Bordier Élise
Alexandre Pallu Valère
Marion Barché Mariane
Louise Dupuis Maître Jacques
Jean-Luc Briand Anselme

et avec
Antonin Totot maître Simon
Élie Chapus La Merluche
Élodie Leau Brindavoine
Gwenaëlle Vaudin Dame Claude
Zacharie Jourdain,
Charline Voinet assistants du commissaire

avec

Antoine Vasseur scénographie
Sébastien Michaud lumières
Marie La Rocca costumes
Cécile Kretschmar maquillage et coiffure
Pierre-Alexandre « Yuksek »
Busson musique
Marion Stoufflet dramaturgie
Céline Gaudier assistanat mise en scène et vidéo
David Bichindaritz son et vidéo
Éric Delpla ensemblier
Stéfany Ganachaud mouvement
Gwendoline Bouget assistanat aux costumes
Aude Amedeo teintures et patines costumes
Mityl Brimeur maquillage
Benoît Muzard accessoires

avec

Production
La Comédie de Reims–CDN
Avec le soutien du
Fonds d’Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques, DRAC et Région PACA

Jeu 18 fév. 18 h 30

◆ Prélude

Présenté par Pauline Noblecourt, le prélude offre des clés de lecture du spectacle.

Jeu 18 fév.

→👁← Rencontre après spectacle

Avec les membres de l'équipe artistique.

Une famille-entreprise

La crise économique que traverse l’Europe et le monde et l’intérêt global porté sur l’argent sont-ils des éléments qui vous ont poussé à monter cette pièce ?

Ludovic Lagarde. Oui, absolument. Ici Harpagon est en quelque sorte chef d’entreprise, il optimise sa domesticité par avarice, Maître Jacques, par exemple, est à la fois cocher et cuisinier. On pourrait parler aujourd’hui de l’optimisation des entreprises, de polyvalence, de flexibilité, pour une meilleure compétitivité. C’est une manière de compresser la vie aristocratique, il s’agit de la rationaliser, donc de la moderniser. C’est peut-être une interprétation délirante mais c’est quand même curieux que, dans cette fin XVII^e, Molière pense à faire ça. Ce qui est intéressant, justement c’est de pousser cette question de l’entreprise familiale, qui crée une confusion entre les êtres et la marchandise. Harpagon vend littéralement ses enfants en mariage. Ce qui peut paraître un peu désuet dans la pièce, le mariage forcé, ce pouvoir absolu du père sur la famille et sur la destinée amoureuse des enfants, devient une chose intéressante pour la modernité. Ils deviennent des enfants objets, tout est marchandisé à l’intérieur de la famille-entreprise. On travaille sur cette question-là. D’ailleurs, chez Harpagon, la marchandise a envahi la maison, il vend de tout, à tous… mais l’argent n’est définitivement que pour lui. C’est comme ça que nous avons imaginé la scénographie avec Antoine Vasseur, on emporte et amène sans cesse de nouvelles marchandises.

Nous avons pu observer que vous installez une atmosphère parfois mafieuse. Est-ce que vous pourriez en parler ?

En réfléchissant à des modèles pour Harpagon aujourd’hui, j’ai repensé à des personnages de la mafia italienne et à Bernardo Provenzano, en par-

ticulier. J’avais été très frappé par son arrestation en 2006. J’ai lu une biographie sur lui cet été. Il avait été retrouvé dans une pièce attenante à une petite bergerie du côté de Corleone, en Sicile, dans un endroit vraiment misérable: les fenêtres étaient bouchées par des sacs plastiques, il y avait une table en formica, la soupe sur un petit réchaud, la bible posée sur la table et il planait une odeur de légumes pourris. Provenzano vivait depuis des années dans la clandestinité, les gens le pensaient mort, il n’existait plus, d’une certaine manière. Il dirigeait la mafia italienne, Cosa nostra, dans des planques comme celle-ci. Il se méfiait des téléphones sur écoute, il avait une machine à écrire et il tapait des petits messages codés sur des papiers qui ne faisaient pas plus d’un centimètre, qu’il pliait en quatre, des *pizzini*, et il les faisait passer à l’ensemble de Cosa nostra. Cet homme a vécu des années et des années de captivité, de réclusion, d’ascétisme, de pauvreté, jouissant d’un pouvoir ahurissant, brassant des milliards, décidant de la vie d’hommes et de femmes. Il ne s’agit pas à proprement parler d’avarice, ici, mais il vivait en tout cas dans un écart maximal entre les sommes colossales d’argent qu’il possédait et la jouissance qu’il pouvait faire de son usage, ou plutôt, de son non-usage.

L’avare qu’incarne Laurent Poitrenaux semble assez loin des images que l’on peut avoir d’un homme sec, rabougri, grotesque, ridicule. Vous évoquez des figures mafieuses, mais aussi une apparente normalité, la nouvelle mode *norm-core* (esthétique de la normalité), la Banque Mondiale… Comment avez-vous construit la figure de l’Avare ?

Le monde contemporain devient moins pratique pour le théâtre car les signaux d’appartenance sont de moins en moins évidents à reconnaître.

La question de la représentation est plus complexe. C’est vrai qu’à voir l’apparence des dirigeants de certains grands groupes commerciaux, beaux, *cool*, si élégamment décontractés…, comment penser qu’ils entretiennent des systèmes d’exploitation et de corruption éhontés? L’apparence ne dénonce rien, au contraire. Pour des questions de marketing, l’entreprise la plus polluante va concevoir une image ultra-bio. J’ai souhaité travailler sur une apparence de sympathie et de normalité chez Harpagon, éviter la caricature qui, même si elle est amusante, ne correspond plus à la réalité.

L’intrigue de la pièce naît en partie du double amour du père et du fils pour Mariane. Pensez-vous que le personnage d’Harpagon soit vraiment capable d’amour ?

Pourquoi pas? Si « aimer c’est offrir quelque chose que l’on n’a pas à quelqu’un qui n’en veut pas », comme dit Lacan. Harpagon donne quelque chose qu’il n’a pas. Même s’il n’est jamais question d’amour au sens strict, chez lui. Ce qui est davantage énoncé, c’est son désir de posséder. Il est clair qu’il souhaite posséder Mariane. Désirer? Posséder? Aimer? On n’en sait rien. Ce qui m’intéresse, pour notre société, c’est d’observer que le père veut tout, ne laisse rien au fils, ni argent, ni amour. On sait qu’actuellement, en France, l’écart entre les anciennes générations et les jeunes est de plus en plus important. On retarde à l’infini le moment où ils vont vraiment prendre le pouvoir — ce qui n’est pas le cas partout en Europe…

Propos recueillis par Marion Stoufflet et Aziyadé Baudouin-Talec

« Que diable toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire, de l'argent, de l'argent, de l'argent. »

Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent.

Toujours parler d'argent. Voilà leur épée de chevet, de l'argent.»

Harpagon. Acte III, scène 1